

Trauma dans la civilisation

ROLAND CHEMAMA A PUBLIÉ

Le métier de psychanalyste (avec Christiane Lacôte-Destribats et Bernard Vandermersch), érès, 2016

La psychanalyse comme éthique, érès, 2012

Dictionnaire de la psychanalyse (sous sa direction, avec Bernard Vandermersch), Larousse, 2009

La jouissance, enjeux et paradoxes, érès, 2007

Dépression, la grande névrose contemporaine, érès, 2006

Clivage et modernité, érès, 2003

Éléments lacaniens pour une psychanalyse au quotidien, Éditions de l'Association freudienne internationale, 1994

La psychanalyse, textes essentiels, Larousse, 1993 ;
Larousse, Bordas, 1996

CHRISTIAN HOFFMANN A PUBLIÉ

Questions psychanalytiques (avec Moustapha Safouan), Hermann, 2015

Des cerveaux et des hommes. Nouvelles recherches psychanalytiques, érès, 2007

Introduction à Freud. Le refoulement de la vérité, Hachette, Pluriel, 2001

L'agir adolescent (sous sa direction), érès, 2000

Pourquoi la violence des adolescents ? (sous sa direction, avec Roland Gori et Adnan Houballah), érès, 2000

La science au risque de la psychanalyse (avec Roland Gori), érès, 1999

Problématiques adolescentes et direction de la cure (sous sa direction, avec Didier Lauru et Claude-Noële Pickmann), érès, 1999

Malaise dans la psychanalyse (avec Philippe Julien et Moustapha Safouan), Arcanes-érès, 1995

Roland Chemama
Christian Hoffmann

Trauma dans la civilisation

Terrorisme et guerre des identités

The logo for Éditions érès, featuring a stylized lowercase 'é' followed by 'rès' in a bold, sans-serif font. A small vertical rectangle containing the word 'éditions' is positioned between the 'é' and 'rès'.

Illustration de couverture :
Michel Nedjar, *sans titre*, 1990,
technique mixte sur papier, 75 x 55 cm
©Michel Nedjar

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2018
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-5822-5
Première édition © Éditions érès 2018
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

| | |
|---|----|
| PRÉAMBULE..... | 7 |
| 1. ANALYSTES ET ANALYSANTS | |
| FACE À LA GUERRE..... | 11 |
| L'analyste comme citoyen..... | 12 |
| Conflits politiques, conflits subjectifs..... | 15 |
| Une fascination par le trauma ?..... | 17 |
| 2. LA GUERRE, SANS LIMITES..... | 21 |
| Ce que nous apprend le monde grec..... | 22 |
| Enthousiasme guerrier, jouissance sans limite..... | 25 |
| 3. L'HORREUR DE LA JOUISSANCE..... | 31 |
| Une jouissance sans limite ?..... | 31 |
| Ce que la guerre nous apprend sur la jouissance..... | 35 |
| 4. SUR LE LIEN SOCIAL : | |
| UNIVERSALISME ET DIFFÉRENTIALISME | |
| DANS LES DÉMOCRATIES MODERNES..... | 41 |
| La différence et l'universel..... | 43 |
| La question du populisme..... | 46 |

| | |
|---|-----|
| 5. QU'APPELONS-NOUS TRAUMATISME ?..... | 51 |
| Le traumatisme..... | 52 |
| La Shoah comme arrière-plan de la dépressivité contemporaine | 55 |
| Ce que peut la psychanalyse..... | 57 |
| 6. LE TRAUMATISME DIFFUS CONTEMPORAIN..... | 61 |
| Une intrusion..... | 62 |
| De la pulsion de mort à la diffusion actuelle de l'angoisse..... | 65 |
| Présentisme et dépression..... | 67 |
| Que me veut l'Autre ?..... | 69 |
| 7. L'ENVELOPPE VIDE | |
| DU SUJET POST-ATTENTATS..... | 71 |
| Un nouveau trauma..... | 73 |
| Une guerre qui ne se dit pas..... | 75 |
| Le <i>sujet vide</i> du trauma des attentats..... | 78 |
| 8. SYMPTRAUMATIQUE..... | 81 |
| Qu'est-ce qu'un symptôme ?..... | 82 |
| Comment produire du symptôme à partir du trauma ?..... | 86 |
| 9. DE L'IDENTIFICATION AUX VICTIMES | |
| À LA GUERRE CONTEMPORAINE | |
| CONTRE LE SEXE..... | 89 |
| Les migrants et nous..... | 90 |
| <i>Lust</i> | 93 |
| La guerre contemporaine des sexes..... | 95 |
| Guerre contre le sexe ?..... | 97 |
| 10. « L'HONNEUR POLITIQUE DE LA PSYCHANALYSE » | |
| ET LA POLITIQUE DU SEXE | 99 |
| La politique du sexe..... | 101 |
| Une interprétation de l'impossible..... | 106 |

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| 11. ÉTAT DU RELIGIEUX, ÉTAT DU POLITIQUE..... | 109 |
| Les religions aujourd'hui..... | 110 |
| Un fractionnement qui va jusqu'au fantasme..... | 113 |
| Retour sur la pulsion de mort..... | 115 |
| 12. UNE ÉTHIQUE DE LA RESPONSABILITÉ..... | 117 |
| Qu'est-ce que la responsabilité pour la psychanalyse ?..... | 120 |
| La question de la responsabilité dans la foule et dans la guerre..... | 123 |
| Que faire ?..... | 124 |
| 13. POUR UNE POLITIQUE DE LA PSYCHANALYSE..... | 127 |
| Défendre la psychanalyse ?..... | 127 |
| Les analystes dans le champ de la « santé mentale »..... | 130 |
| La « résistance »..... | 131 |
| Intervenir dans les conflits politiques ?..... | 134 |

Préambule

Les attentats terroristes de Daech qui ont frappé la France, comme nombre d'autres pays, durant les dernières années, faisant plus de six cents morts et des milliers de blessés en douze ans, ne pouvaient manquer de susciter les réactions les plus diverses, des réactions qui ont été d'ailleurs le plus souvent à la hauteur des enjeux de ce qui se passait. Au-delà de l'émotion immédiate, que tous ont ressentie, et qui s'est traduite en particulier par la grande marche républicaine du 11 janvier 2015, hommes politiques, philosophes, sociologues, journalistes, ont tenté, par des analyses souvent approfondies, de rendre compte d'événements à propos desquels nous ne disposons pas d'une grille de lecture unique et totalement éclairante. On pourrait d'ailleurs dire, dans un langage psychanalytique, que le grand nombre d'« interprétations » qui ont été proposées a eu la fonction non seulement d'expliquer les causes de la guerre très particulière qui est menée sur notre sol, mais de « traiter » (au sens d'un traitement médical ou d'une psychothérapie) ce qui nous apparaît comme un véritable trauma dans la civilisation, en mettant des mots sur des événements qui autrement seraient d'autant plus insupportables qu'ils ne relèvent pas d'une signification clairement assignable, et qui dès lors sont vécus dans une absence radicale de sens.

Ce livre, écrit par deux psychanalystes, aborde le traumatisme lui-même, plutôt que de vouloir rendre compte des raisons supposées de l'agression djihadiste. Encore faut-il préciser que par traumatisme nous désignons un phénomène qui intervient autant au niveau collectif qu'au niveau individuel.

La réflexion psychanalytique part du plus singulier, de ce dont, au fil des séances, peuvent parler les sujets qui nous consultent. Or les praticiens, aujourd'hui, ne peuvent manquer de constater un malaise diffus dans la plupart des cures dont ils ont la charge. Les patients en analyse ne parlent évidemment pas quotidiennement des événements que nous évoquons ici. C'est néanmoins dans le quotidien des séances que se manifeste une angoisse plus ou moins latente, liée plus à l'impossibilité de prévoir d'où pourra venir le prochain coup qu'à l'horreur de ce qu'ils savent des massacres de masse qui ont eu lieu.

Au-delà des sujets individuels, il y a ce que l'on peut appeler la « subjectivité de notre époque », en pensant à Lacan qui disait que devrait renoncer à s'engager dans la pratique analytique celui qui ne pouvait la « rejoindre » pour remplir sa fonction d'interprète. Il nous paraît clair que nous ne pouvons détacher le questionnement conscient ou inconscient du sujet individuel de ce qui a constitué l'horizon de toute pensée de l'homme depuis plusieurs décennies. Par là, les traumatismes individuels se rattachent aux traumatismes collectifs. Il faut d'ailleurs relever que, dans nombre de cures, les réactions aux événements les plus contemporains renvoient aussi à d'autres traumatismes historiques, que les patients qui les évoquent n'ont pas vécus personnellement, mais qui restent parfois liés à l'histoire de leur famille, ou alors, de façon plus générale, à l'histoire dramatique du XX^e siècle.

La « subjectivité de notre époque » est-elle seulement marquée par la présence du terrorisme ? Il est clair que non, et d'ailleurs aucun phénomène social ou politique ne pourrait

suffire à la définir. Mais si nous voulons en proposer une approche synthétique, il faut bien dire que c'est aussi d'un climat de guerre que nous aurons à parler, et d'abord de ce qu'Ernesto Laclau a nommé « guerre des identités ». Nous nous accordons en effet avec l'analyse de celui-ci lorsqu'il démontre que l'effondrement du communisme a modifié le paradigme des luttes politiques. Il vise non plus l'émancipation de tous, mais d'abord le droit à la différence. Ce type de conflits, où chacun lutte pour défendre ou attaquer une tradition, une référence religieuse, une particularité sexuelle, entraîne une mutation du social, ce que toute démocratie connaît bien aujourd'hui. Cela d'autant que le conflit définit une démocratie, à condition qu'elle ait les moyens pour les résoudre. L'urgence vient aujourd'hui du fait que la guerre djihadiste risque de plonger la démocratie dans la guerre civile ou le fascisme. D'une part, en effet, le fractionnement social rend plus difficile une riposte collective à l'agression. D'autre part, il est vécu de façon plus dramatique parce que nous savons mieux aujourd'hui, comme nous venons de le souligner, jusqu'où la défense d'une identité particulière peut conduire. D'autant qu'une identité ne se laisse pas définir et peut par conséquent nous entraîner vers le pire.

On verra, au terme du trajet que nous proposons, que les psychanalystes, qui ne renoncent pas, trop souvent, à faire valoir leur identité en l'opposant à celle d'autres groupes ou d'autres praticiens, participent à cette maladie chronique dans la démocratie. Pour nous, comme pour chacun, la nécessité d'y réfléchir s'impose, si du moins nous ne voulons pas être entraînés sans le moindre recul dans le climat de conflits qu'il devient aujourd'hui urgent de traiter à l'intérieur de la démocratie, par les moyens qui sont les siens.

1

Analystes et analysants face à la guerre

On aura compris, à la lecture de notre préambule, qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage de géopolitique ; il se présente comme un livre de psychanalyse, à ceci près que, selon nous, la psychanalyse ne s'exerce pas de tout temps et en tous lieux de la même façon, que son développement et les formes qu'elle prend sont conditionnés par ce qui se passe autour d'elle¹. Or aujourd'hui, le monde qui nous entoure, c'est celui de la guerre.

Cette thèse ne va bien sûr pas de soi, et il faut dire tout de suite que nous ne la soutenons pas : en pensant seulement au conflit dans lequel sont engagés les États européens contre le djihad qui les attaque sur leur sol et partout dans le monde. Nous

1. Quelques-unes des thèses présentées dans ce livre ont d'abord été débattues avec Christiane Lacôte-Destribats et Bernard Vandermersch à l'occasion d'un séminaire commun. En ce qui concerne spécifiquement ce premier chapitre, les thèses qu'il propose ont été présentées, sous une autre forme, dans un article publié dans le numéro 28 de la revue *La clinique lacanienne*, sous le titre « Qu'est-ce qui se satisfait dans la guerre ? » (R. Chemama).

aurons à tenter de définir de quel type de guerre il s'agit là. Mais de toute manière, si nous affirmons que nous vivons en temps de guerre, c'est en pensant à bien d'autres formes de conflit, qui ne cessent d'apparaître et de se développer aux niveaux politique et social. C'est alors le livre dans son ensemble qui devrait justifier ce point de vue, et ce premier chapitre a plutôt un rôle introductif. Nous commencerons néanmoins en évoquant quelques-unes des questions que pose le terrorisme djihadiste.

L'ANALYSTE COMME CITOYEN

La première question est importante, même si l'analyste n'a pas de raison spécifique pour tenter de la traiter. En tant que citoyen, il n'a pu que ressentir douloureusement, comme tous les autres, les massacres du 7 janvier et du 13 novembre 2015 à Paris, ainsi que celui qui a endeuillé la ville de Nice le 14 juillet 2016. À quoi il faudrait ajouter bien d'autres attentats ou fusillades, entre lesquels on s'en veut toujours de trier. Mais si la condamnation porte sur tous et toutes, pourquoi nierait-on que l'émotion est toujours spécifique, fonction par exemple de liens particuliers avec tel ou tel lieu où s'est produit un attentat ?

À l'émotion, à la condamnation, succède toujours la réflexion, facilitée par la lecture des nombreux textes que ces événements ont suscités. Peu à peu, en effet, se sont dégagées, dans les débats publics, des « paires conceptuelles » introduisant la possibilité d'explications contradictoires. Par exemple : assistons-nous à une islamisation de la radicalité ou à une radicalisation de l'islamisme ? Dans le premier cas, l'accent est mis sur ce qui pousse des jeunes qui ne sont pas toujours issus, comme on pourrait le penser, de quartiers populaires², à

2. Depuis 2013, relève Farhad Khosrokhavar (cité par Jean-Louis Dell'Oro, *Challenges*, 20 novembre 2015), « les profils des gens radicalisés se sont diversifiés : il y a plus de filles, plus de convertis, davantage de

devenir violents, et à trouver seulement dans un second temps un débouché idéologique particulier à ce besoin de violence qui s'avère de plus en plus existentielle. Frédéric Worms n'hésite pas à parler de « passage à l'acte terroriste comme pathologie de l'identité³ ». Dans le second cas, on s'interroge sur les mutations de l'islamisme lui-même, qui commande un respect toujours plus rigoureux de certains préceptes de vie, mais qui évolue rapidement, par exemple en réaction contre les divers interdits frappant le port du voile dans les lieux publics, vers un besoin de réagir violemment.

La question de la violence, bien sûr, peut être abordée de façon spécifique par les analystes, et on sera donc amené à y revenir. Mais on peut déjà rappeler une autre polémique, celle qui porte sur le rôle joué, dans le déclenchement des massacres, par une sorte de besoin de vengeance en relation avec les destructions liées à des guerres menées en différentes époques, par les Occidentaux, dans le monde arabe. Comment cette explication pourrait-elle garder la moindre cohérence, lorsque l'on sait que dans les massacres meurent de façon indifférenciée des personnes qui n'ont aucun rapport avec les supposés agresseurs, et que par exemple, ils causent souvent la mort de nombreuses personnes de confession musulmane ?

Reste une troisième opposition théorique, que l'on peut aborder en citant de façon un peu plus précise des conflits d'interprétation fournis par quelques-uns des très nombreux articles qu'on peut lire quotidiennement dans la presse.

Rappelons à cet égard, à titre de simples exemples, la position de Thomas Branthôme, maître de conférences en histoire du droit et des idées politiques, qui évoque, pour expliquer

représentants de la classe moyenne ». Cela est important car on ne peut dès lors faire de la radicalisation une simple conséquence de la misère économique des « quartiers ».

3. F. Worms, *Les maladies chroniques de la démocratie*, Paris, Desclée de Brouwer, 2017, p. 182.

la violence que nous avons connue, la façon dont « il se fixe dans certains quartiers des populations figées, communautarisées et coupées de tout lien avec l'extérieur », ce qui le conduit à en appeler à un renouveau du « vivre-ensemble » tellement mis à mal aujourd'hui⁴ ; et celle de Paul Berman, écrivain et essayiste américain, qui dénonce les contradictions des chercheurs en sciences sociales, incapables de trouver des explications cohérentes aux guerres qui viennent, et qui n'aboutissent finalement qu'à en rejeter la faute sur ceux qui en sont victimes et que certains accusent de l'avoir bien cherché⁵.

Aux chercheurs des sciences sociales, auxquels les « modernes » ne cessent de se référer, P. Berman oppose les « poètes de l'Antiquité » pour lesquels le « principe destructeur » n'a pas à être cherché au niveau d'une cause qui serait par exemple sociale. Il pourrait y avoir, selon lui, chez chacun et dans chaque collectivité, une « rage meurtrière » qui n'a nul besoin d'explication particulière, puisqu'elle est aussi bien « un trait constant de la nature humaine ».

Les psychanalystes sont assurément ici interpellés. Certes, ils ne se réfèrent pas vraiment, pour rendre compte du réel auquel ils sont confrontés, à une « nature » humaine. Ils ne peuvent donc pas entièrement approuver la thèse de Berman, sauf à montrer que ce dont il parle, cette rage meurtrière, peut précisément être pensé comme manifestation d'un réel, celui que les psychanalystes situent comme « hors sens » et sur lequel nous aurons à revenir. Le concept de réel sera essentiel pour parler de ce qu'est la guerre aujourd'hui.

Mais d'autre part, ils peuvent encore moins rabattre « l'explication » du déchaînement de la violence sur des justifications exclusivement sociales. La détresse économique, le

4. T. Branthôme, « Ne plus vivre comme avant », *Libération*, 27 novembre 2015.

5. P. Berman, « Il n'y a pas de causes sociales au djihadisme », *Le Monde*, 1^{er} décembre 2015.

vide culturel peuvent produire bien des effets différents. Pourquoi prennent-ils aujourd'hui la forme d'une guerre contre l'Occident au nom d'une religion ?

CONFLITS POLITIQUES, CONFLITS SUBJECTIFS

Quelle contribution spécifique un analyste peut-il apporter à une réflexion sur ces questions ? La pratique analytique ne nous donne pas d'accès particulier aux déterminants historiques des guerres contemporaines. Quant à la « psychologie » des acteurs des conflits en cours, qui pourrait constituer l'objet d'un questionnement spécifique, nous ne savons pas forcément comment l'aborder, parce que les fauteurs de guerre viennent rarement nous consulter. En revanche, nous disposons d'éléments qui peuvent être éclairants, à condition de savoir comment les interpréter. Il s'agit de ce que disent nos analysants lorsqu'ils sont confrontés à des événements traumatiques, en particulier aux massacres commis récemment au nom d'Allah.

Ainsi ce livre trouve son point de départ dans l'analyse des effets traumatiques rapportés par nos analysants. Ces effets sont très divers : ils peuvent être plus ou moins apparents, s'accompagner d'une émotion plus ou moins visible, se manifester plus ou moins rapidement. Mais ils ne sont pour ainsi dire jamais totalement absents. Voici à titre d'exemples de départ, deux cas qui peuvent nous interroger.

Le premier fragment de cure se situe dans les jours qui ont suivi l'attentat contre Charlie et l'Hyper Cacher. L'analysant est un homme d'une quarantaine d'années, que l'on peut ici appeler Yves. Cet homme, catholique, raconte un rêve, deux jours après la marche républicaine qui a rassemblé à Paris plus d'un million de personnes et à laquelle il a participé. Dans ce rêve, on lui jette des pierres. Puis il se trouve face à deux hommes dont il pense qu'ils ont participé à cette agression,

alors même que l'un d'entre eux lui est connu sous un tout autre jour. Cet homme qui a jeté des pierres (appelons-le Pierre-Yves) l'a reçu très aimablement peu auparavant⁶.

Il se trouve par ailleurs que le rêve se fait dans un contexte assez précis, à un moment où cet analysant est en train, dans son analyse, de se reprocher différentes choses. La première « interprétation », donnée par le rêveur lui-même, est donc simple. Cet homme qui l'agresse, c'est aussi bien lui-même. C'est lui qui se jette la pierre. Tout en se ménageant d'ailleurs, ce qu'indique assez l'association qui lui est venue, quand il a dit que Pierre-Yves, récemment, l'a reçu aimablement.

On pourrait en rester là. Mais une autre association vient à cet analysant. À propos des pierres qu'on lui jette, il pense aux assassinats récents, notamment à celui de l'hypermarché cacher. Cela l'entraîne alors à quelques réflexions qu'il a déjà esquissées avant la séance.

Il a une collègue d'origine algérienne qui, tout en condamnant les assassinats contre Charlie, précise que, pour elle, musulmane, les caricatures de Mahomet ne passaient pas bien. Cela lui était difficile de faire ces remarques dans le climat de l'époque, mais enfin elle les faisait, comme si, en quelque sorte, elle disait quelque chose de son conflit interne. Or le patient, rapportant cela, en vient à reconnaître qu'il y a aussi un conflit interne dans sa pensée politique.

D'une part, il voudrait se définir comme universaliste ; mais d'autre part, à l'occasion d'une polémique récente pour savoir s'il fallait que le préambule de la Constitution européenne fasse état des racines chrétiennes de l'Europe, il s'est surpris à souhaiter que cela y figure. Comme si au fond, dit-il

6. Pour des raisons que le lecteur comprendra aisément, les détails biographiques sont légèrement transformés pour la publication. L'analysant ne se prénomme pas Yves, mais il a bien comme prénom une partie de celui de l'homme dont il rêve. Et par ailleurs, les « pierres » sont bien évoquées dans le prénom de ce dernier.

aujourd'hui, il était attaché, de façon exagérée et qui lui pose problème dans le contexte actuel, à l'affirmation d'une identité religieuse. Et comme si aussi, d'ailleurs, il tentait par là de répondre de façon plus générale à la question si souvent dominante dans une analyse, celle de son identité subjective. On voit ici, au passage, comment la question de l'identité, et de la guerre des identités, peut se formuler, de façon subjective, dans une cure.

Faut-il, à partir de ce bref exemple, dire qu'un conflit subjectif peut se former sur la base d'un conflit politique ? Sans doute. Mais ce fragment de cure ne conduit-il pas aussi à penser qu'à travers ce qui est apparemment individuel, on peut avoir quelque idée de forces qui traversent le champ social ? Il y aurait alors là une façon spécifique, pour un analyste, d'aborder la question de la guerre. Sans traiter pour l'instant cette question dans sa complexité, on voit qu'il ne serait guère possible de prétendre pratiquer l'analyse en faisant l'impasse sur la façon dont le sujet contemporain est pris dans les conflits qui se développent aujourd'hui.

UNE FASCINATION PAR LE TRAUMA ?

Il faut cependant faire une distinction. Tout ne se déplie sans doute pas de façon si claire dans les cures dont nous avons la charge. Un second exemple, présenté plus brièvement que le premier, en donnera une idée.

Il s'agit cette fois d'une jeune femme, domiciliée très près d'un des points où eurent lieu les attentats de novembre 2015. Malgré la proximité elle n'eut devant les yeux aucune scène sanglante. Mais les bruits qu'elle entendit plus ou moins distinctement suffirent à la terroriser, d'autant qu'ayant allumé la radio, elle pouvait relier ce qu'elle entendait, ou ce qu'elle avait entendu, aux nouvelles qui commençaient à être connues. Elle ne cessa d'hésiter, cette nuit-là. Elle pensait que

par mesure de sécurité, il valait mieux se calfeutrer chez elle. Mais elle ne pouvait pas, en même temps, quitter le balcon d'où elle avait entendu les bruits inquiétants.

Or durant les semaines qui suivirent immédiatement, elle s'aperçut qu'elle s'installait plus souvent sur son balcon qu'elle n'avait coutume de le faire auparavant. Elle crut d'abord qu'une angoisse sourde déterminait ce comportement, comme si elle voulait s'assurer qu'aucune agression nouvelle ne la menaçait. Mais elle dut bien vite s'avouer que ce n'était sans doute pas ça, ou pas principalement ça. En fait elle était, en vint-elle à dire, suspendue à la terreur qu'elle avait connue, et c'est comme si, dans son comportement, elle cherchait à retrouver le traumatisme inaugural.

Or si l'angoisse et la crainte d'un danger, fort communes durant cette période, pouvaient la renvoyer à des souvenirs qu'elle avait déjà explorés, il n'en allait pas de même si c'était d'une fascination qu'il s'agissait. La nature de celle-ci lui restait opaque. Tout au plus pouvait-elle y lire un commandement de mourir, mais dont elle ne comprenait ni l'origine ni le sens ultime.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que les événements récents fassent découvrir des modes d'être totalement inédits. Freud déjà avait relevé l'existence, chez tout sujet, d'une « pulsion de mort » qui allait dans le sens de l'autodestruction, et à laquelle se liait et s'opposait la pulsion de vie, autrement dit la pulsion sexuelle. Le moins qu'on puisse dire, cependant, c'est que l'état de guerre où nous vivons souligne cruellement ce qu'il y a de paradoxal dans ce qui commande nos actes, et nous mène souvent à notre perte. Rappelons, avec Frédéric Worms, que ces divisions intérieures définissent la politique. En maintenant d'ailleurs que « l'inconscient, c'est la politique », nous affirmerons, avec F. Worms, que l'écrasement identitaire des conflits serait une guerre contre la politique⁷.

7. F. Worms, *op. cit.*, p. 182-183.

Il faut du reste souligner que nous rencontrons ici un vrai problème. Est-ce que la référence à la pulsion de mort permet de rendre compte des guerres et notamment de celle qui nous occupe ? Le dire ainsi, cela serait supposer que son existence peut être facilement démontrée. Il vaut sans doute mieux prendre la question dans le sens inverse. N'est-ce pas l'existence même des guerres – et plus simplement une certaine fascination du sujet pour ce qui a valeur de trauma – qui conduit à supposer, en chacun, une pulsion de mort tournée vers l'intérieur, et à quoi les conflits violents viendraient satisfaire ?

Reste, au point où nous en sommes, à relever que pour situer de façon adéquate les questions que nous posons dans ce livre, nous devons aborder plus précisément la question de la nature de la guerre dont nous parlons. De quelle guerre s'agit-il, aussi bien d'ailleurs dans la lutte contre le djihad que dans les nombreuses formes de conflit parmi lesquelles celle-ci s'inscrit ?

tion immédiate du psychanalyste : ce patient que j'écoute, « il résiste et ça me rend furieux ». « Je crois, ajoute Anzieu, que là, du point de vue clinique, la notion de résistance représente bien une expérience que nous sommes amenés à faire une fois ou l'autre avec tous les patients dans notre pratique. »

Et Anzieu va plus loin. On se dit, ajoute-t-il, « il était sur le point, il pourrait trouver lui-même, il le sait sans savoir qu'il le sait, il n'a qu'à se donner la peine de regarder dessus, et ce bougre d'imbécile, cet idiot (tous les termes agressifs et hostiles qui nous viennent à l'esprit) il ne le fait pas ! »

Il y aurait, évidemment, bien des choses à dire pour montrer à quel point tout ce développement n'est possible que parce que Anzieu, ici, laisse tout à fait de côté ce par quoi la résistance n'est pas un mouvement conscient et volontaire pour s'opposer au travail analytique – encore moins à l'analyste lui-même. Mais il est plus intéressant d'y trouver l'occasion de reconnaître que, dans la psychanalyse comme ailleurs, on peut en venir, avec les meilleures intentions du monde – le souhait de voir la cure progresser –, à retrouver en soi ce qui pousse chacun à la guerre. N'est-ce pas, d'abord, une méconnaissance de ce qui peut amener l'autre à agir ou à penser comme il le fait ?

On pourrait espérer que l'analyste dépasse un peu les limites auxquelles chacun se heurte. Non qu'il puisse échapper au sort commun : l'analyste, comme chacun, est le jouet de déterminismes inconscients qui s'imposent à lui. Mais ne peut-il, dès lors qu'il les méconnaît un peu moins, ne pas s'abandonner tout à fait à ses mouvements passionnels ? Ce serait en tout cas utile aujourd'hui s'il veut témoigner que la guerre de tous contre tous n'est pas le dernier mot de ce qu'à à affronter l'humanité.

INTERVENIR DANS LES CONFLITS POLITIQUES ?

Le psychanalyste pourra même, ensuite, questionner la façon spécifique dont il pourrait intervenir dans les conflits politiques. La question s'est trouvée posée lors de l'élection présidentielle de 2017, et les enjeux n'ont pas toujours été repérés clairement.

Il n'y aurait pas beaucoup de sens, pour un analyste, à faire, en tant qu'analyste, un appel à choisir une orientation politique plutôt qu'une autre, tant qu'il s'agit d'options compatibles avec la démocratie. En revanche, si celle-ci, dans son lien essentiel avec la République, se trouve attaquée, on conçoit tout à fait qu'il faille rappeler que la psychanalyse ne s'accommode pas, dans son exercice, des politiques fondées sur le rejet de l'autre et les passions haineuses. Sur ce point, les psychanalystes ne font que rejoindre ce que rappelle une grande majorité de nos concitoyens concernant les conditions minimales de la vie en société.

Dira-t-on, au terme de ce livre, qu'on peut aller un peu plus loin encore ? L'analyste sait trop à quel point il peut être difficile, pour chacun, d'adopter une vision un peu pacifiée des rapports avec les autres. Il n'est pas question de nier que les choix politiques, dans leur diversité, conduisent à l'affrontement des idées. Mais celui-ci n'est-il pas parfois majoré, exacerbé, comme si l'attrait de la polémique et l'agressivité venaient rendre plus difficile tout débat rationnel ? Il n'est pas interdit à l'analyste de dire, pour conclure, qu'il vaut mieux veiller à limiter une conflictualité politique qui peut n'être pas sans rapport avec la pulsion de mort. C'est sur ce point qu'à partir de notre propre champ, nous pouvons contribuer à faire se rejoindre l'inconscient et la politique.